

en parle savaamment, en enfant du Midi, d'un pays de vignobles... »

« — Ce sont, en effet, des intérêts économiques qu'il faut connaître, » reprit Sainte-Beuve, que le Sénat où il siégeait depuis quatre ans commençait à initier au métier de législateur. Vous devriez les étudier... »

« — Je les étudierai », répondit doucement Renan, avec plus de politesse que de conviction. »

### §

Durendal (avril 1903), revue catholique de Bruxelles, contient une étude très curieuse de M. Vincent d'Indy sur *les Trois styles de Beethoven*. Ces trois styles correspondent à des états successifs de Beethoven. M. d'Indy les définit : « le musicien, l'homme, le penseur », — et il les explique en ces termes :

« De ces trois époques de la vie du maître de Bonn, la première dure environ de 1795 à 1802, c'est-à-dire depuis les trois premiers trios, op. 1, jusqu'à la Symphonie héroïque. Pendant ces sept années, l'influence d'Haydn, de Mozart surtout, se fait sentir dans son style, on y sent parfois passer le vent d'un coup d'aile, présage du grand vol futur, mais l'auteur d'*Adélaïde* n'y reste pas moins exclusivement musicien : il n'est point encore penseur en musique.

« Dès l'année 1802, on constate chez lui une première transformation, très probablement attribuable à l'amour, un artiste nouveau paraît en Beethoven, il étouffe dans le pourpoint bien ajusté des maîtres du xviii<sup>e</sup> siècle, et, en s'étirant (qu'on me pardonne cette familière image), il crève tous ces vieux oripeaux. C'est l'époque des essais de nouvelles formes esthétiques, l'époque humaine par exemple où il chante sa vie, l'époque où, terrifié par les approches d'une affreuse infirmité, inquiété plutôt que consolé par l'amour, il va puiser dans des impressions de nature un aliment à son incessant travail, l'époque, où, en une étonnante assimilation de l'ambiance extérieure à ses sentiments intimes, il crée la Symphonie en *ut mineur*, la Pastorale, les Sonates, op. 53, 57, 81, qu'on a depuis intitulées : l'Aurore, l'Appassionata et les Adieux. Cette période comprend treize années, de 1802 à 1815, et va de la Sonate en *ut mineur* à la septième Symphonie que Wagner a nommée : *l'Apothéose de la danse*, entendant par ce mot le summum de la puissance rythmique.

« A partir de l'année 1816, le génie de Beethoven, changeant

presque totalement de direction, se replie sur lui-même, les objets extérieurs ne lui sont plus rien, il ne pourrait plus entendre la voix d'une femme aimée, il est sourd, et, comme si ses autres sens subissaient une transformation analogue, de même qu'il n'entend qu'intérieurement, de même ses yeux ne semblent plus voir que les choses de l'esprit, et alors, loin de recevoir, comme en sa période humaine, des impressions de la nature ambiante, il regarde, il analyse, il commente ses propres pensées pour les élever jusqu'à la conception d'une humanité idéale et d'un Dieu charitable et consolateur. Celui qui soutiendrait que Beethoven ne fut pas un grand chrétien ne comprendra sûrement jamais rien à l'Agnus de la Messe solennelle. Cette période, que je pourrais qualifier de *contemplative* et qui s'étend jusqu'à la mort de Beethoven, arrivée le 26 mars 1827 (un mois avant cette date, jour pour jour, il écrivait au prince Galitzin : « Je ne voudrais pas mourir encore; à peine me semble-t-il avoir écrit quelques notes! »), cette période, dis-je, vit éclore ces impérissables chefs-d'œuvre, peut-être encore trop élevés pour nos intelligences actuelles : la neuvième Symphonie, les dernières Sonates de piano, la Messe en *ré*, les cinq derniers quatuors, toutes œuvres d'admirable prière ou actes de sublime charité. »

M. Vincent d'Indy parle avec émotion des amours de Beethoven qui « toute sa vie aima et souffrit », et, à ce propos, il dit leur fait à « M. Zola et ses disciples » ! M. d'Indy est un musicien remarquable et un critique musical de premier ordre.

Il rappelle comment Beethoven adora la comtesse Guicciardi qui parut l'aimer et après quelques années épousa un officier autrichien, le comte Gallenberg, ensuite directeur de l'Opéra de Naples.

« Trois documents seulement. — continue M. d'Indy, — nous sont restés sur cet amour, qui détermina un changement complet d'état d'âme chez l'artiste aussi bien que chez l'homme. C'est, d'abord, une lettre brûlante écrite vers 1805, lettre retrouvée dans les papiers de Beethoven, et qui ne parvint probablement jamais à sa destinataire. On y lit des passages comme celui-ci : « Mon ange, mon tout, mon moi ! Je voudrais que nos deux cœurs fussent toujours l'un près de l'autre, que ma vie alors s'écoulerait tranquille et sans tourments ; quel que te ardemment que tu m'aimes, je t'aime encore davantage : avec quels cris, avec quelles larmes je t'appelle, ô ma vie ! » Après le mariage de sa bien-aimée, Beethoven écrit en fran-

çais (et dans quel français!) : « J'étais bien aimé d'elle, et plus que jamais son époux. » (Traduisez : plus que jamais ne le fut son époux.) « Par elle, j'ai appris de son misère. » (Le masculin, dans cette tournure allemande, indique qu'il est question du comte, alors criblé de dettes.) « Je trouvais un homme de bien, qui me donnait 500 florins pour le soulager. Il était toujours mon ennemi; c'est justement la raison que je lui fasse tout le bien possible! » Enfin, en 1823, dix-huit ans après le mariage de Juliette Guicciardi, on trouve, dans les cahiers de conversations du pauvre grand sourd, cette réponse à une question, probablement indiscreète de Schindler, réponse écrite encore en français, car il était de bon ton alors, en Allemagne, d'employer notre langue lorsqu'on parlait de gens de qualité : « Elle est née Guicciardi, je l'aimais. Elle était l'épouse de lui avant son voyage en Italie. Arrivée à Vienne, elle recherchait moi en pleurant, mais alors je la méprisais. » Ne dirait-on pas l'argument explicatif de la sonate en *ut dièse mineur*, dédiée à cette même Giulietta?

« Vers 1806, un autre amour s'empara du cœur de Beethoven, amour malheureux, dangereux même, car il s'adressait à une personne bien au-dessus du musicien au point de vue social, la comtesse Thérèse de Brunswick, qui était de maison souveraine. C'est elle, nous disent les documents récemment découverts, qu'il voulut peindre dans l'adagio de la IV<sup>e</sup> Symphonie, ce mystique chant d'amour.

« Vers la 45<sup>e</sup> année, toute la puissance aimante du cœur de Beethoven se concentra sur son neveu, qu'il entourait d'une affection d'autant plus vive que celui-ci semblait moins la mériter.

« Ce fils adoptif, pour lequel le maître avait été dévoué jusqu'à vouloir étudier le droit et la procédure, fut le principe hostile des dix années de la vie de Beethoven. Paresseux, joueur, libertin, expulsé de l'université pour inconduite, perpétuel quémandeur d'argent, ce malheureux neveu finit, malgré les prières de son oncle, par abandonner la carrière littéraire pour s'engager dans l'armée autrichienne, et la dédicace du colossal XIV<sup>e</sup> Quatuor (en *ut mineur*) n'est qu'un témoignage de gratitude de Beethoven offert au colonel baren de Sütterheim, pour avoir accepté de recevoir ce mauvais sujet dans son régiment. Mais, pour qui sait voir les choses de haut, il apparaît que c'est probablement à cet indigne neveu, aux tourments qu'il causa au pauvre homme de génie, alors déjà accablé par

les souffrances physiques, que l'on peut attribuer le changement de style de la dernière époque de Beethoven, la sublime troisième manière. Ne trouvant, dans le monde extérieur, que misère et déception, l'artiste rentre en lui-même, il chante ses visions intérieures et il prie.

« C'est alors qu'il écrit, et je ne peux mieux terminer que sur cette citation : « Tout ce que je vois dans le monde est contre ma religion, et je méprise les hommes qui ne comprennent pas que la musique est une révélation divine plus haute que toute sagesse, que toute philosophie. Je n'ai plus d'amis, je suis seul avec moi-même, mais je sais que Dieu est plus proche de moi dans mon art que de tous les autres. J'en agis sans crainte avec Lui, parce que j'ai toujours su le connaître, le comprendre, l'aimer. »

« Voilà le dernier amour mystique de Beethoven. »



M. Gustave Kahn excelle à généraliser les problèmes littéraires soumis à son examen par un nouveau livre. Il a écrit pour la **Nouvelle Revue** (15 avril) un article bref où il traite des *Pères et fils littéraires*.

« L'étude des rapports entre père et fils reste à formuler en littérature, — constate M. Gustave Kahn — on pressent qu'une étude sérieuse en sera faite, parce que cela est dans l'air. Quand un problème devient très curieux, très vital pour la bourgeoisie, elle aime à en trouver dans la littérature dramatique ou romanesque, le clair exposé. Il y a là la précision nouvelle que prend ce problème deux raisons principales. D'abord l'accélération de tout mouvement; il s'est passé des siècles entre deux progrès dans l'émancipation du fils, entre l'abolition du droit de vie et de mort du père, jusqu'à l'atténuation de ce droit en la simple et facile obtention d'une lettre de cachet. D'un autre côté, l'urgence des réformes générales rend les pères plus impatients et les fils plus sérieux dans le maniement des idées libérales. Sans doute, autrefois, il n'y a pas encore très longtemps, il était convenu que les études de droit ou de médecine coïncidaient avec une période de libéralisme effervescent. Le fils était carbonaro, républicain, durant les quelques années où il lui était également loisible de chasser la grisette dans les environs du Luxembourg. Le père, d'ailleurs, n'était point mécontent de ces exubérances diverses. Le fils jetait sa gourme. Après il revenait au bercail. Le vieux roman,

comme la vie ancienne, nous le montre alors reaçonnant à l'action et à l'agitation. Un calme tranquille pénétrait le jeune homme, et en même temps que le mariage le rassérénait, lui donnait politiquement l'assagissement. Il devenait un des nombreux soutiens du pouvoir en devenant un des anneaux de la chaîne qui transmet ses volontés et lui transborde l'impôt. Simplement, parfois, il défendait l'ordre établi, en devenant le dépositaire, le propriétaire d'une partie de la fortune publique.

« Si le roman change dans la présentation du personnage, c'est que la vie change, c'est que de nouveaux facteurs viennent influencer sur la période de jeunesse de l'homme.

« Il ne s'agit plus seulement de cette vague générosité, qui faisait sous les régimes monarchiques ces jeunes républicanismes éphémères et bruyants. Les facteurs économiques ont pris toute leur importance, et c'est l'effort même du père et souvent la pensée directrice de sa vie, qui y est mise en cause par les axiomes que son fils se sera constitués d'après ses études, ses lectures et sa première vision du monde.

« Cela devient plus puissant, plus profond, plus tragique. Quel écrivain nous donnera, sans parti-pris, sans passion, sans le situer dans un moment de crise, sans le dramatiser, mais simplement en l'expliquant, en l'analysant, ces divorces d'intelligence, de volonté, ces luttes, au milieu du même intérêt, de conceptions différentes, ces duels amicaux, souvent ces séparations douloureuses, aussi, parfois, entre gens du même sang. Il y aurait là à faire un beau livre de critique émaillé et de philosophe informé. »

Ce beau livre, M. Gustave Kahn en propose le sujet avec trop de netteté pour ne pas bientôt l'écrire.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## LES JOURNAUX

Sainte-Beuve : sa méthode de travail (*Petit Temps*, 11 mai). — Son séjour à Lausanne (*Petit Temps*, 13 mai). — Taine musicien (*Le Temps*, 8 mai). — Le comte de Gobineau (*Journal des Débats*, 25 avril). — Une mystification (*l'Intermédiaire*, 20 avril). — Histoire littéraire des chats (*l'Intermédiaire*, 20 avril).

On vient d'inaugurer en secret, dans un cimetière, le buste de Sainte-Beuve. La statue, la gloire publique, cela est donné, tout près de là, au pharmacien prototype de Homais, à Raspail, un des hommes les plus profondément bêtes qui